Lausanne en mémoire(s)

Autor(en): **Delapierre, Claudine / Bridel, Laurent / Racine, Jean-Bernard**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): **- (1985)**

Heft 1

PDF erstellt am: **29.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-870562

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

LAUSANNE EN MÉMOIRE(S)

Voyage autour du monde ou exploration locale, la géographie fut longtemps description des activités de l'homme dans des lieux aléatoires. A Lausanne, la majorité des travaux étaient rédigés dans le cadre de l'Ecole des HEC et portaient des titres significatifs des connaissances et des pratiques qui structuraient le discours d'une discipline strictement empirique et encyclopédique: «Etude sur la culture de l'eucalyptus dans le nord de l'Espagne», «Le marché des pommes et des poires en Valais», «Le coton en Egypte», «Le café au Brésil», «L'agriculture en Bohême», «La broderie saint-galloise». Lors de l'introduction du mémoire obligatoire à la Faculté des lettres dans le milieu des années cinquante, le travail pratique de l'étudiant en géographie était quant à lui plus orienté vers l'étude de carte, et, à travers cet outil analytique, centré sur une description régionale et locale de type monographique: «Monographie de Collombey-Muraz» ou «Economie rurale de la cluse alpestre du Rhône». Par extension, quelques petites villes étaient présentées dans leur inscription orographique précise (le site) et leur position dans l'espace régional (la situation), et étudiées dans leur évolution globale (espace construit, démographie, diversification des fonctions): «Le développement de Moudon», «Vallorbe, Ballaigues, leur économie», «Yverdon» sont les rares titres consacrés à des organismes urbains avant 1960; Lausanne est ignorée.

Aujourd'hui, les étudiants de l'Institut de géographie de Lausanne présentent des mémoires dont les titres ont des connotations fort différentes: «L'habitat péri-urbain ou le retour à la campagne», «La hiérarchie fonctionnelle des villes suisses», «Le centre-ville lausannois». Non seulement les préoccupations locales sont devenues dominantes, mais encore renvoient-elles à des types d'analyses pour lesquelles les *conditions de fonctionnement* comptent tout autant que les *fonctions*, les *paysages* et les *pratiques quotidiennes* qui en résultent tout autant que les *activités* elles-mêmes. Plus encore, la manière de les dire renvoie à une pratique intellectuelle nouvelle: la géographie ne réside plus dans le relevé spontané d'observations factuelles; d'entrée de jeu elle est traitement de ces observations, au mieux, à travers une véritable construction problématique, au minimum à travers l'invention d'un métalangage. Un exemple type: en 1955, une étude de géographie des transports (23 p.) s'intitulait: «La gare aux marchandises de Lausanne-Sébeillon»; vingt ans plus tard, une autre étude, déjà beaucoup plus longue (65 p.) se dénommera: «Lausanne-Triage. Contribution à l'analyse géographique de l'insertion d'une infrastructure de transports dans les trames de l'espace péri-urbain. A la recherche d'une problématique»...

On dirait que tout a changé, objet, méthodes, langage, perspectives, préoccupations. Comment, pourquoi? Evolution strictement aléatoire, elle aussi, ou traduction, dans les pratiques des étudiants, de l'évolution de la discipline elle-

même, à laquelle leurs enseignants les auraient sensibilisés? Evolution de la géographie, ou évolution des mentalités, voire évolution récurrente de ces deux pôles? Si l'étude des différentes caractéristiques des mémoires présentés à Lausanne devrait «normalement» nous renvoyer aux grandes étapes de l'histoire de la géographie, il n'est pas sans intérêt de chercher à découvrir au-delà des modes, de la sensibilité à l'air du temps et des retours de flamme tels qu'ils ont été vécus par les étudiants, d'éventuels moments charnières, des zones floues, des bizarreries qui ne seront peut-être pas sans signification. En lieu et place du discours souvent linéarisé des livres d'histoire de la pensée géographique, ne peut-on pas faire apparaître, par une analyse de détail, quelques éléments clés dans les modifications des exigences scientifiques et académiques? Qu'est-ce qui, en dernière analyse, commande l'évolution des pratiques scientifiques dans une discipline, ici, plus particulièrement, au niveau des pratiques estudiantines?

Dans l'impossibilité de traiter de l'ensemble du corpus disponible, nous nous attacherons ici aux seuls mémoires portant sur la géographie de la ville et de ses banlieues (cf. annexe I), l'intérêt qu'ils démontrent pour l'urbain en général et pour la ville de Lausanne en particulier étant déjà significatif de l'évolution d'une discipline de plus en plus préoccupée de rendre compte de ce qui trame et tisse l'expérience vécue des étudiants.

Dynamique

Considérons l'ensemble des séminaires et mémoires de l'Institut. Si la préoccupation urbaine émerge bien en 1960 («La banlieue lausannoise») d'un ensemble de travaux relevant de la géographie factuelle la plus traditionnelle (à l'exception d'un essai pionnier consacré à l'aménagement du territoire de deux communes vaudoises, Lutry et Savigny), ce n'est qu'avec un net décalage sur la publication des premiers grands précis et manuels français consacrés à la ville, qu'elle resurgit au tournant des années 60 et 70 à la faveur d'un déplacement ou d'un recentrage d'une pratique tout aussi traditionnelle dans la géographie française: les descriptions monographiques de communes (celles dont les étudiants sont originaires le plus souvent), remplacées ici par l'étude, tout aussi monographique, des quartiers lausannois et des communes suburbaines. Chacun va s'occuper de son coin, Pully, Epalinges ou Denges, sans que l'on cherche pour autant à découvrir ce que ces «coins» ont de commun ou de différent, au sein d'une réalité plus vaste et plus complexe. Le discours «idiographique» reste dominant, la recherche et la mise en évidence des particularités primant totalement sur une éventuelle discussion de règles d'organisation relevant de principes «nomothétiques» plus généraux.

Il faut attendre 1975 pour qu'apparaisse à Lausanne une véritable géographie urbaine, non seulement préoccupée d'obtenir des résultats sur les règles qui président à la différenciation et à l'organisation de l'espace, mais ouverte aussi à des problèmes plus riches de signification pour l'homme social d'aujourd'hui: Lausanne et ses quartiers, certes, son aménagement, sa croissance, son histoire, mais aussi Lausanne et ses habitants, tels qu'ils se différencient par leur habitat, leurs revenus, leurs pratiques culturelles et sociales, voire leurs représentations mentales, leurs attitudes, leur niveau de satisfaction. Au moment où le nombre des étudiants commence à croître vertigineusement, c'est la ville comme expérience vécue, dans une grande variété d'aspects, qui interpelle les apprentis chercheurs.

Comment rendre compte des tenants et aboutissants de cette évolution tout en se donnant la chance de pouvoir l'interpréter en regard de celle de la discipline

tout entière? A quel niveau les mémoires d'antan se différencient-ils des mémoires actuels? Ces différences sont-elles significatives ou purement aléatoires? Répondre implique que nous considérions tout à la fois la forme, le sujet, la démarche, les méthodes. Si les anciens étudiants ne se préoccupaient guère d'expliquer le comment et le pourquoi de leurs investigations — ils ne se préoccupaient d'ailleurs pas plus d'en légitimer l'objet —, ceux d'aujourd'hui ne nous font grâce d'aucun détail et nous livrent parfois jusqu'à leurs états d'âme! Alors que jadis on décrivait et comptabilisait tous les attributs d'un espace, il semble que de nos jours l'essentiel soit d'établir la légitimité de sa sensibilité à tel ou tel type de problème et de l'expliciter, de fournir la preuve de la pertinence de ses intuitions, d'expérimenter un modèle, de démonter un processus. Alors que les cartes, les graphiques, les pyramides d'âge, les histogrammes de fréquence, les courbes démographiques émaillaient les monographies de 1970, c'est de confrontations statistiques médiatisées par le recours aux modèles mathématiques que se nourrissent un moment certains textes, d'autres se contentant de longs «listings» proposés en annexe. Plus récemment, avec les études de perception, les photographies reprennent droit de cité et sont même, à la limite, l'un des supports essentiels du discours.

Face à tant d'éléments différents dans l'évolution des pratiques géographiques, il nous a fallu nous donner une grille de lecture autorisant le long d'un axe chronologique (axe vertical du tableau de l'annexe 3) la réduction de l'information à ses principales composantes (axe horizontal): degré d'explicitation de la problématique, niveau d'implication personnelle de l'étudiant, diversité des thèmes abordés, diversité des sources utilisées, utilisation ou non de l'ordinateur, choix de l'échelle spatiale, originalité des cartes et figures, longueur de la bibliographie et du travail. Chaque mémoire a pris sa place dans cette grille, avec une cote dont la valeur spécifie son degré de rattachement à telle ou telle des caractéristiques retenues: par exemple la problématique d'un mémoire sera faiblement (0 à 3), moyennement (4 à 7) ou fortement (8 à 11) explicitée, ce qui, sur les schémas des annexes 3 et 4, sera ramené à une position faible, moyenne ou forte, blanc, gris, noir, pour faciliter une vision synthétique. Dans un deuxième temps (cf. annexe 4), l'axe chronologique vertical a lui-même été décomposé selon les quatre grands types de sujet d'étude repérés: étude monographique, étude de répartition, étude de processus de prise de décision, étude d'un espace vécu et perçu. Certes, entre ces différentes perspectives, les chevauchements ne sont pas absents. Ces distinctions expriment cependant des dominantes significatives de part et d'autre d'un centre «traditionnel», le giron monographique, d'où s'échappent trois «ailes» (cf. annexe 2) d'importance inégale (l'une d'elle en particulier semble attirer les derniers suffrages et même capter certains éléments constitutifs des autres ailes).

A l'évidence, ces trois ailes se fondent sur les trois grands types de représentations que les géographes se sont donnés de l'espace: un *espace support et décor* des activités humaines, c'est l'aile nord, groupant les différentes études de répartition d'une grande variété de phénomènes (banlieues, églises, habitat collectif ou individuel, voies de circulation et parkings, définissant au sein de la ville un véritable «espace-machine»); un *espace mis en scène, produit et aménagé* par une société animée de finalités autour desquelles producteurs et usagers sont parfois en conflit flagrant; la charnière de cette aile gauche apparaît en 1975 avec l'étude de Lausanne-Triage, qui se veut, pour la première fois également, recherche essentiellement théorique, ce qui alla d'ailleurs de pair avec l'utilisation d'un jargon encore jamais ouï en ces lieux; un *espace perçu et vécu* enfin (l'aile

droite), non plus simplement l'espace comme étendue cartésienne, extérieur à l'individu et peuplé de densités formelles, fonctionnelles et sociales, mais un espace joué, centré sur le Moi, fondé dans et par la subjectivité de ceux qui le pratiquent quotidiennement. Ces deux dernières perspectives seront suivies parallèlement.

L'étude de la prise de décision dans la production de l'espace, conçue à différentes échelles (problèmes posés par l'aménagement de la plateforme du Flon, développements récents de Renens, littoral lausannois d'une part, bloc hospitalier du CHUV, site universitaire à Dorigny et quartier résidentiel de la Bourdonnette d'autre part), se double d'une interrogation en amont sur les relations entre pouvoir politique et citoyens dans l'élaboration des choix («Urbanisme et élections au Conseil communal»; «Lausanne, la ville change: qui décide?»). Indépendamment de l'évolution interne de la discipline géographique, on ne peut manquer d'évoquer à cet égard le rapprochement entre ces préoccupations de citoyens-géographes et les inquiétudes des citadins-habitants quant à l'évolution de leur cadre bâti (cf. l'émergence du Groupe pour la Protection de l'Environnement, du Groupe d'Action Urbanisme, de l'Echo du Boulevard). Mais c'est ce même citadin-habitant qui va bientôt faire l'objet des sollicitudes des étudiants.

L'aile droite du graphique, celle de l'étude de l'espace vécu et perçu, s'enrichit de préoccupations introduisant plus systématiquement la problématique du sujet comme indissociable de toute «représentation» géographique: à travers sa recherche sur le concept de «géobiographie», un mémoire ouvre également la porte aux interviews non dirigées. Le mouvement est lancé, les voies d'une géographie subjective, voire phénomémologique, sont alors toutes tracées: la plupart des mémoires qui suivront s'y référeront plus ou moins directement.

Ce regroupement en grandes orientations thématiques ne rend pourtant pas suffisamment compte des composantes d'une évolution que l'on découvre tout à la fois significative de l'évolution de la pensée géographique et des valorisations estudiantines dans leur vie académique.

Sous la loupe

Considérons notre corpus plus en détail: les annexes 3, 4 et 5 en donnent une description structurelle et comptable en fonction des catégories évoquées précédemment. Aussi simple soit-elle, elle permet déjà la mise en évidence de corrélations assez significatives pour être retenues.

Plusieurs éléments sont fortement liés à la chronologie alors que d'autres ne le sont en aucune façon. Parmi les premiers, ce que nous avons appelé *explicitation de la problématique*, qui fait une percée en 1975 pour s'installer, avec quelques vicissitudes, dès 1977: désormais, les termes «hypothèse», «méthode», «objectif», «paradigme», «théorie», «épistémologie», etc., émailleront les introductions des travaux. Cette explicitation plus ou moins poussée de la problématique est également liée, à l'évidence, au cadre conceptuel du travail: les études monographiques, issues d'une tradition bien assise, ne réclament pas de légitimation initiale; les études de répartition, de processus de décision et surtout de perception appellent en revanche, et d'entrée de jeu, du fait même de leur nouveauté ou de leur originalité, des réflexions méthodologiques et théoriques plus approfondies. Il demeure cependant trois mémoires (n°s 8, 9 et 14) dans lesquels cette option n'a pas été privilégiée, alors que la date de leur réalisation et le choix de leur sujet pouvaient le laisser prévoir. L'explication de cette «non-conformité» au nouveau modèle relève sans doute tout à la fois de la personna-

lité intellectuelle de l'étudiant et des méthodes de travail et options de recherche du directeur de mémoire choisi, les deux phénomènes n'étant certainement pas indépendants.

L'*implication personnelle* des auteurs se révèle, elle aussi, en relation directe avec la chronologie et le sujet d'étude choisi. Après un premier cas en 1975 (n° 7) et surtout dès 1977-1978, l'étudiant-auteur apparaît directement derrière son texte, et ce, non seulement en tant que chercheur, mais aussi en tant qu'individu. Après s'être caché si longtemps derrière la sacro-sainte objectivité scientifique de sa recherche, l'intellectuel affirme maintenant comme une nécessité et une valeur l'intrusion, au sein de son étude académique, des influences reconnues de son environnement, de ses jugements et critiques, de son affectivité la plus profonde. Cette nouvelle approche est en relation directe avec le degré d'explicitation de la problématique: il est logique en effet que celui qui s'interroge sur les raisons de ses directions de recherche, sur l'originalité ou sur la valeur de son travail ait auparavant traité explicitement de ses intentions, de ses méthodes, de son appareil théorique et de son plan. Il semble donc bien que, désormais, l'étudiant en sciences humaines — et particulièrement en géographie — n'entreprenne plus son travail de diplôme «comme ça», par pur intérêt intellectuel désincarné ou par tradition, mais qu'il le relie de manière explicite et volontaire à son vécu. Ainsi choisit-il non seulement de mener une étude sur un espace connu (Lausanne, sa commune, son quartier), mais — au sein de cet espace et en regard du problème choisi —, de se fixer sur un *point de vue* bien précis: que l'objet de recherche soit lié à ses préoccupations personnelles. On étudie alors la répartition des églises parce qu'on a la foi, le bloc hospitalier du CHUV parce qu'il provoque en nous un «choc visuel», l'exurbanisation de l'Université parce qu'on a pris conscience de la distance centre-Dorigny durant les trajets en bus, le centre-ville parce qu'on souffre de la léthargie de sa vie sociale, la Bourdonnette parce que l'on est choqué par la laideur et la médiocrité offertes par les grands ensembles de logements à leurs habitants, etc... Autant de raisons toutes personnelles et subjectives qui constituent le point de départ d'une réflexion visant à comprendre et expliquer le pourquoi des structures de notre environnement quotidien.

Le choix de l'*échelle spatiale* est bien sûr directement lié au type de sujet choisi. Ainsi, une étude de répartition se fera plutôt à petite échelle (ville, agglomération) et une étude de perception à grande échelle, celle du quartier par exemple. Ce choix dépend également de la chronologie: l'échelle des problèmes envisagés s'est ainsi considérablement transformée par rapport à l'époque où (jusque dans les années soixante) l'essentiel des travaux de géographie économique surtout étaient envisagés à l'échelle communale, régionale, nationale ou même continentale (la production du vin en Valais, le charbon en Italie, le café au Brésil ou le potentiel énergétique de l'Afrique, par exemple). Cette évolution des choix d'échelle des phénomènes étudiés est certainement à mettre en relation avec les mouvements sociaux des quinze dernières années qui ont tant contribué à la valorisation de l'environnement quotidien, de l'individu-habitant, de son vécu, de son patrimoine local.

La *diversité des thèmes* étudiés et des *sources* exploitées dépend directement du sujet choisi. Les monographies tentent, par définition, de rendre compte de la manière la plus complète possible d'une commune ou d'un quartier; elles touchent ainsi à un nombre maximum de thèmes et de sources. A l'inverse, les études de perception, parce qu'elles ne prétendent pas décrire un espace objectif et doté d'une histoire, mais qu'elles s'attachent à un aspect seulement de l'espace

choisi, celui de la vision et de la perception qu'en a une certaine population, n'abordent qu'un nombre de thèmes et de sources beaucoup plus restreint.

Les études de processus de décision sont, elles, plus hétérogènes: elles laissent en effet à l'auteur le choix d'une plus ou moins grande spécialisation dans son approche, qu'il s'agisse d'étudier le CHUV, Dorigny ou les problèmes d'aménagement de l'espace urbain. Il semble bien pourtant que plus on avance dans la spécialisation, voire la «réduction» au niveau de l'objet d'étude, plus les étudiants tendent, dans un mouvement inverse, à s'échapper du strict carcan géographique pour embrasser dans leur description comme dans la recherche d'une explication, des considérations relevant aussi bien de la science politique, de la sociologie ou de l'anthropologie que de leur discipline particulière.

Sur un plan plus technique on notera encore que le nombre de *titres de bibliographie* varie plus en fonction du sujet d'étude, donc des thèmes et des sources, que de la date des mémoires. Nous avions pourtant pensé qu'avec la mode récente des citations et références multiples leur nombre aurait fortement augmenté. Cette hypothèse n'est pas confirmée.

En revanche l'*utilisation de l'ordinateur* est une nouveauté absolue dans le temps. Elle apparaît dès 1978 (n° 12) dans les mémoires consacrés à Lausanne et dès 1975 dans d'autres mémoires de l'IGUL. L'usage de ce nouvel outil de travail dépend pour une grande part des connaissances techniques et du niveau de pratique qu'en ont les étudiants: à partir du moment où le travail à l'ordinateur est entré dans les mœurs universitaires lausannoises (un enseignement de géographie quantitative est au programme dès 1973), son emploi témoigne d'un choix délibéré. Il se révèle surtout utilisé dans les études de répartition et dans l'analyse d'enquêtes et de questionnaires à la population.

Force est de noter aujourd'hui que dans les analyses de répartition (et ce non seulement à l'échelle lausannoise, mais surtout à celle du canton, voire de la Suisse) l'outil quantitatif fut d'abord utilisé sans aucune distance critique, comme caution scientifique à une méthode qui se voulait objective. Le «néo-positivisme» régnait sans mélange et encore sans inquiétude. Il s'installait. La réaction ne se fit pas attendre longtemps: très vite de nombreux chercheurs se sont alors tournés vers un objet plus difficilement quantifiable: l'individu, son vécu et ses perceptions. Le changement d'échelle est d'ailleurs corrélatif de cette réaction. Certains étudiants vont néanmoins, lors du dépouillement de leurs enquêtes, se servir de l'ordinateur et prétendre à une analyse représentative des populations considérées; certains autres, en revanche, se refuseront à quantifier leurs études, résolument qualitatives! Faut-il voir là l'amorce d'une remise en question radicale des pratiques quantitatives ou simplement leur renvoi à une plus juste place?

Du point de vue de la formalisation des résultats et de leur présentation, trois catégories «chiffrables» ont été considérées: le nombre de cartes et figures originales, le nombre de photos et le nombre de pages.

De moins en moins de *cartes et figures* élaborées par l'étudiant, de plus en plus de *photos*: voilà pour la tendance générale. Certains mémoires cependant (en particulier le n° 3) comportent les deux types d'illustrations, d'autres aucun. L'utilisation plus fréquente de photos dans les mémoires récents dépend à la fois de conditions techniques et d'une certaine pratique — voire d'une mode — qui tend à valoriser le document photographique. De plus, il semble que, pour de nombreux étudiants, l'image se prête particulièrement bien à l'approche des représentations mentales. Un nouveau champ d'investigation?

Le *nombre de pages*, enfin, enfle au fil des années, tout en étant lié de

manière évidente aux études de processus: c'est sans doute là le reflet d'exigences académiques croissantes, mais peut-être aussi d'une certaine surenchère interne à l'IGUL! A l'examen pourtant, force est de constater que l'essentiel de la différence tient à l'effort nouveau d'explicitation préalable d'une problématique, dans le cadre d'un référentiel théorique que l'on développe au début de son mémoire pour mieux situer l'originalité, et même la nécessité, d'un apport personnel neuf.

* * *

Comment, au terme de cette analyse détaillée des caractéristiques des mémoires sur Lausanne, définir les qualités spécifiques à chaque type de sujet d'étude?

Un certain nombre de généralisations, au moins provisoires, peuvent être avancées:

— le mémoire *«monographie»* se caractérise par l'absence d'explicitation de la problématique et se déroule selon un plan stéréotypé (site-situation-historique-population, etc...). Il va sans dire que le point de vue personnel de l'auteur n'est alors pas pris en considération;

— le mémoire *«répartition»* n'est pas réductible à un modèle-type: quatre mémoires en vingt ans, trois directeurs de recherche, des sujets d'étude difficilement comparables — deux d'entre eux (n°s 1 et 15) n'étant pas à strictement parler des études de répartition — ... L'essentiel tient cependant au choix de la petite échelle et à l'utilisation systématique de données et de rapports chiffrés;

— le mémoire *«processus»*, plus difficile à saisir, puisque plus hétérogène malgré sa forte représentation numérique (deux directeurs de mémoires), apparaît plus «moyen» dans son effort d'explicitation de la problématique et dans l'implication personnelle de ses auteurs: l'objet de l'étude prime. Les sources sont très diverses (rapports officiels et internes, entretiens, statistiques, questionnaires, etc...), les thèmes touchés, nombreux: utilisation du sol, logement, aménagement, site, situation, transports, démographie. Illustrations photographiques, pages et titres bibliographiques abondent: nous avons presque affaire à des pavés!

— le mémoire *«perception»* s'avère très «problématisé», très marqué par les préoccupations de son auteur; il ne touche qu'un nombre restreint de thèmes et ses sources sont peu variées (interviews, questionnaires, statistiques); l'ordinateur est fortement mis à contribution (dépouillement des enquêtes, tableaux croisés des résultats); de nombreuses photos illustrent le travail et sont souvent partie intégrante de l'analyse (test-photo, etc...), l'échelle est surtout celle du quartier.

En définitive, le temps et l'individu s'imbriquent étroitement dans le conditionnement de la diversité des travaux proposés. L'air du temps souffle à l'étudiant de 1975 de s'occuper de ce qui fait problème en politique urbaine, à celui de 1980 d'écouter l'homme-habitant. L'acquis du temps permet à l'étudiant de 1978 de se lancer dans des études de localisation que rend possible l'ordinateur... Si l'individu se manifeste, ce n'est qu'au travers de ses écarts par rapport à la ligne et aux influences dominantes: celui-ci refuse de se plonger dans les méandres de la problématique explicite, celle-là méprise les prodiges de l'ordinateur, cet autre encore ne livre pas ses motivations psychologiques profondes lors même que sujet et période l'y «condamneraient». Et puis il y a, bien sûr, les avant-gardistes, les rétrogrades, les égarés, les pointilleux, les théoriciens, les «terre-à-terre», qui, tous ensemble, chacun à sa manière, finalement, ont contribué à mettre Lausanne en mémoire.

Panoramique

Peut-on, en dernière analyse, tenter un essai de généralisation renvoyant cette évolution particulière à l'évolution de la géographie comme science sociale, voire, à l'évolution des sciences humaines dans leur ensemble?

Traditionnellement conçue comme description de la terre, avec tout ce qu'elle porte, tout ce qui vit à sa surface, tout ce qui l'anime et l'enrichit de traits nouveaux, la géographie s'est plus occupée de l'œuvre des hommes, et de ses résultats, tels qu'ils s'inscrivent au sol, organisant la surface de la terre et la différenciant en paysages contrastés, qu'elle ne s'est occupée de la manière dont ces résultats concrets, objectifs, étaient vécus et ressentis par l'homme-habitant. La discipline a certes passé dans les années 70 par une «révolution» dite théorique et quantitative, se voulant plus préoccupée de modèles et de simulations que de descriptions additionnées les unes aux autres comme une collection de timbres-poste. La nomination à Lausanne en 1973 d'un professeur formé à cette école devait rapidement cristalliser ces préoccupations nouvelles et ce nouveau savoir-faire. Et pourtant, si, dans un premier temps et jusqu'en 1978/79, les études de localisation spatiale, le recours à la notion de système et de modèle, la pratique de la statistique, allaient dominer l'enseignement et la recherche, les choix des étudiants, et la disponibilité des enseignants à ce qu'ils voulaient exprimer, allaient très vite contribuer à une réorientation des pratiques, de manière à les rendre plus proches des préoccupations des hommes et des femmes de notre temps, plus proches aussi de leur sensibilité intellectuelle et affective.

D'abord, progressivement, l'échelle commence à changer, retrouvant celle, plus traditionnelle, des quartiers et des cadres de notre vie quotidienne tout en l'enrichissant par l'étude des processus de décision ayant abouti à créer, à grande échelle, les nouveaux éléments de notre cadre de vie ou de notre horizon visuel: la plate-forme du Flon à Lausanne, le quartier de la Bourdonnette, le CHUV, Dorigny. Mais, plus significativement, ce qui marque alors l'Institut, c'est le choix de travailler non plus sur les objets géographiques tels qu'ils s'impriment au sol, mais sur les sujets eux-mêmes tels qu'ils perçoivent ce cadre de vie en tant que territoire comportemental. Titres significatifs: «Les trous» étude de géographie dite «familière», à la recherche d'une explication critique des préjugés traditionnels des populations en regard des espaces en creux, «La perception de la ville par les enfants et les personnes du troisième âge», «Les structures de l'espace-vécu autour de Saint-Matthieu», étude des attitudes et des comportements d'une population en regard des équipements de son quartier et de l'image qu'elle s'en donne, ou encore, «La ville nocturne», ses divers espaces, et les stratégies qui s'y inscrivent, tous ces travaux faisant largement appel à la collaboration volontaire des intéressés eux-mêmes à qui on demande en fait de contribuer à l'expression de leur monde géographique, à sa différenciation et à son évaluation critique.

A la limite, l'un des derniers mémoires de l'Institut traitait de rien de moins que «du» chercheur lui-même, et de ses rapports à l'étude d'une relation spatiale. Intitulé: «Enquête sur une subjectivité géographique: vers une rationalisation des espaces vécus à Lausanne, le rôle des densités sur les comportements», ce travail évoque pour nous une femme à sa fenêtre, en train de regarder la société, et, en même temps, de se regarder regarder la société. Problématique des rapports entre le sujet pensant et l'objet observé: l'effort était légitime. «Dès que l'on aborde en sciences humaines un problème quelconque à un niveau suffisamment général, on se trouve à l'intérieur d'un cercle qui est l'expression du fait que le chercheur fait lui-même partie de la société qu'il se propose d'étudier et

qui joue un rôle prépondérant dans l'élaboration de ses catégories intellectuelles», disait Lucien Goldman. Lausanne est une réalité socio-spatiale constituée à la fois de faits matériels et de faits intellectuels et affectifs. Ceux-ci à leur tour structurent la conscience du chercheur et impliquent naturellement des valorisations. Réorientée sur le vécu et les représentations mentales des habitants plus que sur les seules traces qui en découlent dans le paysage, la géographie, d'un même mouvement, s'est prise à s'occuper du géographe lui-même, comme condition d'une meilleure intelligence de la signification, de la portée et de la pertinence des connaissances qu'il produit.

Les thèmes des mémoires qui viennent d'être évoqués ne sont-ils pas eux-mêmes l'expression d'un «manque», profondément ressenti pas nos étudiants dans leur pratique de la ville, manque ou insatisfaction latente qu'ils essaient justement d'expliciter et de combler par leur recherche? Perdus dans cet espace social aux dimensions multiples et contradictoires, ils s'efforcent de se retrouver. Pris, enfermés, emprisonnés même dans l'inévitable référentiel de leur enveloppe spatio-temporelle, «système complexe de coordonnées multiples leur assignant une place que finalement ils acceptent ou refusent partiellement, mais jamais totalement, car il faut bien être quelque part et de quelque part» (C. Raffestin), immergés dans une quotidienneté vécue comme un tout, comme une globalité avec laquelle ils se déplacent sur l'axe du temps, ces étudiants sont à la recherche de leurs repères essentiels, ceux qui fondent leur sécurité et leur identité affective. Mais n'est-ce pas là une tâche ancestrale des géographes à la découverte du monde et des lieux? On a simplement glissé de la découverte et de la cartographie de la surface terrestre au sens strict, à la découverte des contours et des repères des îles et des continents de l'humanité, tels qu'ils structurent aujourd'hui notre espace vécu.

Claudine Delapierre, assistante,
Laurent Bridel et Jean-Bernard Racine, professeurs,
Institut de Géographie, Université de Lausanne.

Annexe 1

LISTE DES MÉMOIRES SUR LAUSANNE

1. BARBIER, Jacques: *La banlieue lausannoise définie par l'étude des migrations alternantes de travailleurs*, Onde, 1960, n° 72.
2. MAGNIN, Claude: *Etude de deux quartiers: Valmont et Mont-Goulin*, Onde, octobre 1969, n° 126.
3. FISCHER-Renaud, Suzanne: *Epalinges: évolution d'une commune suburbaine*, Onde, mars 1970, n° 129.
4. DELESSERT, François: *Pully: l'essor d'une commune résidentielle*, Onde, mars 1973, n° 145.
5. BOIS, Paula + FURRER, Esther + TURUVANNI, Anne-Lise: *Formes et structures de l'habitat collectif récent à Lausanne, étude de géographie urbaine comparée (ex.: Ancien-Stand, Malley-Provence et Rouvraie)*, Racine, 1974, n° 148.
6. GIULIANI, Marie-Antoinette: *Le quartier de Boisy-Pierrefleur. Relation du quartier et de la ville. Les problèmes d'intégration de deux âges urbains*, Racine, juillet 1974, n° 150.
7. ROULIN, Jean-Michel: *Lausanne-Triage, contribution à l'analyse géographique de l'insertion d'une infrastructure de transports dans les trames de l'espace péri-urbain: à la recherche d'une problématique*, Racine, juillet 1975, n° 146.
8. CERNY, François: *Perspectives de l'aménagement d'un espace urbain central: le cas de la plate-forme du Flon à Lausanne. La problématique d'un choix. Les composantes du pouvoir décisionnel*, Bridel, juillet 1976, n° 151.
9. ZOLLER, Suzanne: *Le développement récent de Renens. Essai d'analyse du processus de prise de décision en matière d'aménagement de l'espace*, Bridel, juillet 1976, n° 152.
10. GISLING, Dominique: *Le concept de biogéographie. Contribution à une géographie de la perception de la ville de Lausanne*, Racine, mars 1977, n° 156.
11. DREYFUSS, Véronique: *Le bloc hospitalier du CHUV: un élément essentiel de la configuration hospitalière publique à Lausanne. Essai de géographie urbaine et sociale*, Racine, mars 1978, n° 159.
12. DOGE, Suzanne: *Les églises et communautés religieuses dans l'agglomération lausannoise. Etude géographique: localisation et pratiques*, Racine, juillet 1978, n° 163.
13. FREI, Olivier: *Urbanisme et élections au Conseil communal. Le cas de Lausanne (1965-1977)*, Racine, octobre 1978, n° 164.
14. GIRARD, Anne: *Des choix économiques à l'aménagement urbain: le littoral lausannois*, Bridel, octobre 1979, n° 172.
15. RAMSEYER, Hélène: *La croissance de l'agglomération lausannoise 1960-1979. Données pour l'organisation d'excursions*, Bridel, octobre 1979, n° 173.

16. PAHUD, Loyse: *Les trous ou à la recherche d'une géographie familière*, Racine, octobre 1979, n° 174.
17. LOUTAN-Mauron, Chantal: *L'espace-machine lausannois*, Racine, juillet 1980, n° 175.
18. DELAPIERRE, Claudine: *Du centre à la périphérie, le cas de l'Université de Lausanne*, Racine, juillet 1980, n° 180.
19. CATILLAZ, Jean-Michel: *Lausanne: la ville change, qui décide?*, Racine, mars 1981, n° 185.
20. BOUQUET, Alain: *La structure de l'espace vécu autour de Saint-Matthieu: perceptions, pratiques et comportements*, Racine, juillet 1981, n° 186.
21. JAQUES, Line: *La perception de la ville par les enfants et les personnes du troisième âge*, Racine, juillet 1981, n° 187.
22. LEBET, Jacqueline: *La production de l'environnement construit: le quartier de la Bourdonnette*, Racine, juillet 1981, n° 191.
23. BIRNHOLZ, Sophie: *Le concept de hiérarchie appliqué à l'échelle du centre-ville. Etude comparative de deux rues du centre-ville lausannois (Bourg et Ale)*, Racine, juillet 1981, n° 192.
24. BERTHOLET, Hélène + NAYMARK, Fabienne: *Le centre-ville lausannois. L'emprise de la structure commerciale sur le vécu des citadins*, Racine, mars 1982, n° 194.
25. HAUSER, Dominique: *Enquête sur une subjectivité géographique: vers une rationalisation des espaces vécus à Lausanne. Le rôle des densités*, Racine, mars 1983, n° 204.
26. SCHALLER, Denis: *Les «courses» à Lausanne: géographie des comportements des consommateurs en fonction des principaux types d'aires d'achats*, Racine, juillet 1983, n° 205.
27. BINGGELI, Isabelle et LAZEYRAS, Florence: *Ville de jour et territoires nocturnes*, Racine + Cosinschi, octobre 1983, n°s 208-210.
28. JAUN, Françoise: *Le 3e âge, une territorialité spécifique? Essai de géographie sociale*, Racine, mars 1983, n° 212.
29. SORDET, Maryline: *Image d'une crise. Introduction à l'analyse quantitative et perspective de la situation du logement à Lausanne*, Racine, février 1984, n° 213.
30. JAQUET, Martine: *«Géo-histoire» de l'école lausannoise*, Racine, juillet 1984, n° 216.
31. MORIN, Sabine: *La spe[cta]cularisation d'un espace urbain: le paysage touristique lausannois*, Racine, octobre 1984, n° 221.

ORGANISATION DU CORPUS

ANNEXE 2

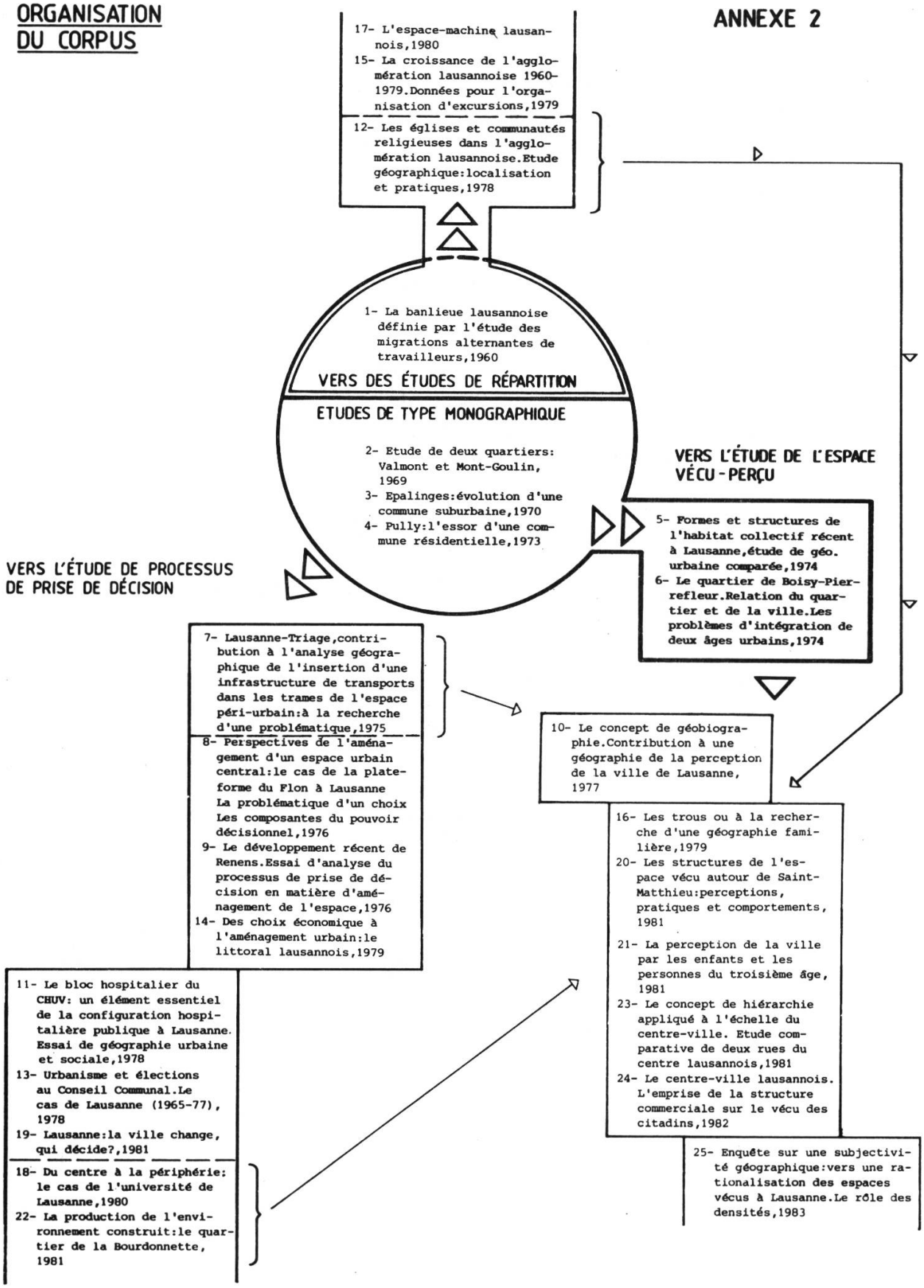
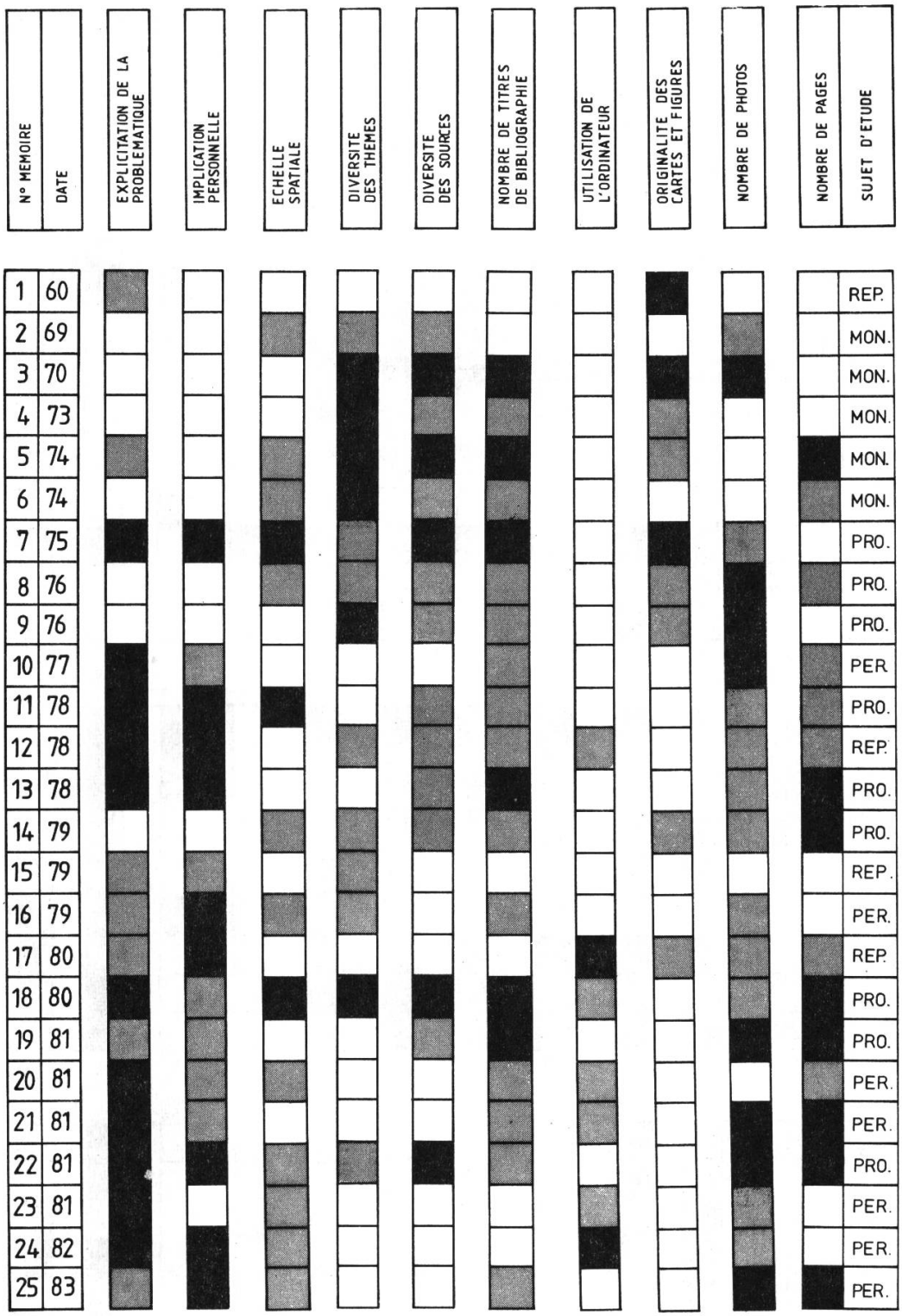


TABLEAU DE SYNTHESE CHRONOLOGIQUE ANNEXE 3



LEGENDES:

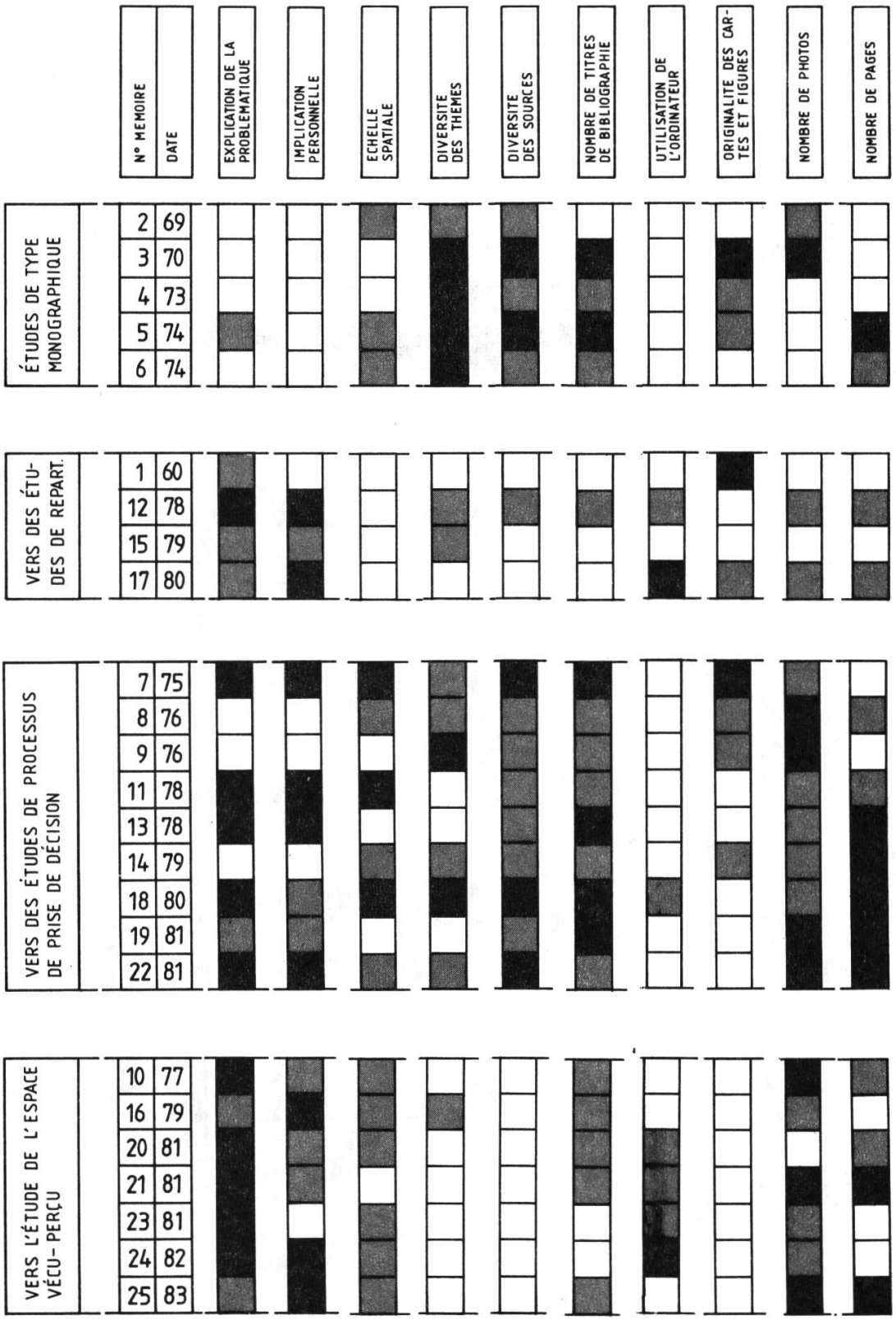
REP. = VERS DES ETUDES DE REPARTITION

PRO. = VERS L'ETUDE DE PROCESSUS DE PRISE DE DECISION

MON. = ETUDES DE TYPE MONOGRAPHIQUE

PER. = VERS L'ETUDE DE L'ESPACE VECU - PERCU

TABLEAU DE SYNTHESE THEMATIQUE ANNEXE 4



Annexe 5

NOTE EXPLICATIVE CONCERNANT L'ÉLABORATION DES TABLEAUX ET DES DIFFÉRENTES RUBRIQUES

Certaines rubriques sont simples et ne nécessitent pas d'explication particulière, d'autres sont la synthèse de plusieurs notations préliminaires que nous énumérons ici. Elles ont été évaluées en degrés croissants: faible, moyen, fort, traduits graphiquement en blanc, gris et noir.

1. L'*explicitation de la problématique* prend en compte la justification du sujet (0 ou 1), l'explicitation du plan (0 à 3) et l'explicitation des méthodes (0 à 3). Le total de ces rubriques nous permet d'établir une échelle du degré d'explicitation de la problématique: faible (0 à 3), moyenne (4 à 7) et forte (8 à 11).
2. L'*implication personnelle* regroupe les notions suivantes: le type de justification du sujet (scientifique ou personnelle), la prétention à l'originalité (0 ou 1), la formulation d'une autocritique (0 ou 1) et l'existence d'un jugement de valeur sur l'objet étudié (0 ou 1). Nous déduisons de la somme de ces quatre notions une implication personnelle faible (0 à 1), moyenne (2) ou forte (3 à 4).
3. L'*échelle* de l'espace choisi comme objet d'étude ou d'application d'un phénomène est soit grande (bâtiment, complexe, équipement), soit moyenne (rue, quartier ou partie de la ville), soit petite (ville entière, commune de l'agglomération, agglomération). La grande échelle est en noir, la petite en blanc.
4. Les *thèmes* sont répartis en divers domaines de recherche: site physique, utilisation du sol, aménagement, équipements, circulation et transports, urbanisme, population (groupes sociaux, démographie, migrations), habitat et logement, comportement et espace vécu, perception, pouvoir et processus décisionnels, problèmes théoriques et méthodologie. Chaque mémoire a un indice de diversité des thèmes touchés, faible s'il n'en traite que 2 à 3, moyen s'il en traite 4 à 7 et fort s'il en traite 8 à 9.
5. La *diversité des sources* est une évaluation du matériel de base utilisé: données brutes (fichiers, rapports internes), rapports officiels et bulletins du Grand Conseil et du Conseil communal, statistiques, cartes, entretiens, interviews, questionnaire écrit, bibliographie particulière (imprimés, études, etc.), bibliographie générale (ouvrages théoriques... etc.). La variété apparaît ainsi faible (1 à 3), moyenne (4 à 6) ou forte (7 à 9).
6. La *bibliographie* est évaluée selon le nombre de titres et classée selon les catégories faible (10 à 20), moyenne (21 à 50) et forte (51 à 85).
7. L'*utilisation de l'ordinateur* est soit nulle, soit moyenne, soit forte.
8. L'*originalité des cartes et figures* se fonde sur l'existence plus ou moins développée de cartes, graphiques, schémas ou autres illustrations originales. Elle est faible (0 à 1), moyenne (2 à 3) ou forte (4 à 5).
9. Les *photos* apparaissent en nombre faible (0 à 6), moyen (7 à 15) ou fort (16 et plus).
10. Le *nombre de pages*, enfin, est divisé en faible (jusqu'à 75), moyen (76 à 100) et fort (101 à 156).